

Introduction

J'ai eu l'impression hier que beaucoup d'entre vous se connaissaient de longue date. N'ayant pas ce privilège, permettez-moi de me présenter.

Je m'appelle, comme le carton l'indique, *Esteve Freixa i Baqué*. Votre perspicacité vous a sûrement fait remarquer qu'avec un nom comme ça, je ne suis pas français d'origine. En effet, je suis catalan (nul n'est parfait...) et il se trouve qu'en Catalogne (tout comme dans le reste de l'Espagne, d'ailleurs) contrairement aux français, nous avons un père (*Freixa*) **et une mère** (*Baqué*). La femme catalane ne perdant pas son nom lorsqu'elle se marie, elle le transmet aussi à ses enfant, d'où ce nom « à rallonge ». Voilà. C'était mon côté féministe (il n'y a pas que des femmes qui soient féministes ; le but du jeu est bel et bien de modifier le comportement des hommes, non ?).

Je continue donc ma présentation. Je ne suis pas sociologue ou historien, comme beaucoup parmi vous, mais enseignant-chercheur en Sciences du Comportement. En d'autres termes, un béhavioriste (si, si ; ça existe encore !!!) Et, de grâce ! ne traduisez pas ce qui précède en disant : « ah bon ! c'est un psychologue béhavioriste », car, tout comme l'expression « intellectuel trotskiste » (si j'ai bien suivi hier Jean-Jacques MARIE), « psychologue béhavioriste » est un pur oxymore. En effet, la psychologie **était** (j'adore utiliser le passé !) l'étude de la psyché, de l'âme en somme, dont les termes « esprit », « psychisme », « appareil mental » etc. n'en constituent que la version laïque ; alors que le béhaviorisme est, comme chacun sait, l'étude du comportement. Il faut choisir : psyché ou comportement, psychologue ou béhavioriste ; mais pas les deux.

En effet, la conception traditionnelle de la psychologie repose sur une acceptation explicite du dualisme corps/âme que l'expression, pourtant courante, de « psychosomatique » revendique ouvertement. Or ceci est, on ne peut plus ouvertement, contraire à la position matérialiste moniste qui caractérise la science. C'est pourquoi, la psychologie mentaliste (psychanalyse y comprise, bien entendu) n'est que métaphysique (et Auguste Comte avait bien raison de l'exclure de son ordonnancement des sciences) alors que le béhaviorisme, science du comportement, est une science naturelle qui recueillerait la bénédiction tout autant d'Auguste Comte que de Marx et Engels. Et ce n'est pas moi qui le dit, c'est Pierre Naville qui l'écrit comme je le montrerai par la suite. Car je dois vous avouer que je n'ai pas encore commencé ma communication ; j'en suis toujours à me présenter.

Je dis cela surtout pour rassurer le discutant de cette séance, qui doit être en train de paniquer en se disant : « zut » (je reste poli) « ce n'est pas du tout ce qu'il y a dans le texte qui m'a été remis et sur lequel j'ai travaillé pour préparer ma synthèse de la fin... » J'y viens, j'y viens tout doucement.

Mais rappeler que le béhaviorisme est l'étude du comportement semble conforter en même temps les critiques récurrentes qui lui sont constamment adressés, à savoir, simpliste, réducteur, mécaniste, dépassé, stimulus-réponse, j'en passe et des meilleurs. Une bonne illustration nous en a été fournie hier par l'exposé de Jacques MICHEL, qui affirmait que le béhaviorisme watsonien, pour se conformer aux exigences du matérialisme mécaniste, était forcément d'ordre physiologique, excluait le langage et ne rendait pas compte du psychisme. Comme Pierre ROLLE lui a fait très poliment remarquer (et j'avais annoncé hier que si j'avais répondu à sa place, je l'aurais fait « en pire », c'est-à-dire, moins poliment), Jacques MICHEL semble connaître très mal le béhaviorisme. Ce n'est pas que je sois de ceux qui pensent que les cigognes soient forcément les mieux placés pour parler d'ornithologie, mais je ne peux m'empêcher de ressentir un certain agacement en voyant tant de non-béhavioristes bien intentionnés nous dire ce qu'est ou n'est pas le béhaviorisme.

Non, pour se plier aux exigences du matérialisme nul besoin de transformer le comportement en simple réflexe physiologique. Il n'y a que le tout premier Pavlov pour opérer cette réduction ; ni le deuxième Pavlov ni encore moins Watson ne parlent pas de physiologie. Au contraire, les mentalistes les accusent de travailler en « boîte noire », sans rien entre le stimulus et la réponse. Il faudrait savoir... !

Je n'ai pas maintenant le temps, ni c'est l'objet de ma présence ici d'ailleurs, de fournir une présentation de la position béhavioriste telle qu'elle est réellement. Juste indiquer que si l'on

considère la pensée comme étant du comportement verbal occulte ou privé, pas différent dans son essence du comportement verbal manifeste, public, alors il ne fait plus partie de l'explication du comportement, comme le prétendent les cognitivistes en particulier et les mentalistes en général, mais d'une partie du comportement qu'il faut lui-même expliquer. Le « mental » n'est pas la cause du comportement : c'est du comportement « interne ». **Il ne fait pas partie de l'explication, mais de ce qui doit être expliqué.** Et l'explication ultime se trouve forcément dans l'interaction entre l'organisme et son environnement. Et le mot « interaction » est, me semble-t-il, plus proche du mot « dialectique » que du mot « mécaniste »...

Non, le soi-disant dépassement du béhaviorisme ne se trouve pas dans le « gestaltisme » et la soi-disant introduction de la signification, comme l'a affirmé hier Gisèle SAPIRO (décidément, tout le monde en prend pour son grade...), pas plus que dans le cognitivisme, pourtant triomphant de nos jours. Il se trouve tout simplement dans le dépassement de notre **incompréhension du béhaviorisme**. Et Dieu (qui n'existe pourtant pas) sait bien que Naville en souffrait de cette incompréhension et, en conséquence, de l'incompréhension de son engagement militant (comment pouvait être autrement que militant s'agissant de Naville ?) en faveur du béhaviorisme, de ce que, pour en revenir à hier, Jacques MICHEL (vous aurez compris que ce charmant garçon m'a passablement irrité) appelait « son adhésion, voire son *adhérence* » au béhaviorisme...

Et voilà que cela fait une assez bonne transition vers le début de ma communication. Soyez donc rassuré, monsieur le discutant, j'arrête de me prendre pour le discutant improvisé des communications d'hier (il faut dire, pour ma défense, que le peu de temps consacré au débat m'avait frustré de ne pouvoir faire ces quelques commentaires) et je rentre au bercail, je me mets enfin sur les rails (j'arrête de dérailler, en somme) et je m'en tiens strictement, promis juré, au texte qui vous a été remis. (Ouf !!!)

Pierre Naville et le béhaviorisme

Esteve Freixa i Baqué

«Naville est un être aux multiples faces, aux multiples possibilités, aux multiples vies (...) Naville, quand il a quitté "la Révolution surréaliste", a mis sa personne dans l'ombre. Dans l'ombre de la révolution, dans l'ombre de Trotski. Dans l'ombre de la science "objective" (...) Il entra en science comme on rentre en religion ».

Cette affirmation n'est pas de moi. Elle est extraite du commentaire, signé par Edgar Morin, paru en 1977 dans *le Nouvel Observateur* à l'occasion de la sortie du « *Temps du Surréal* ». Et si j'ai choisi de commencer mon intervention par cette citation c'est parce qu'elle me semble un excellent concentré de ce dont je voudrais vous parler aujourd'hui, à savoir, d'une part, la tendance persistante à vouloir « compartimenter » Pierre Naville et, d'autre part, la totale incompréhension de son engagement béhavioriste, soit méconnu, soit « toléré », au vue de ses « mérites » dans les autres « compartiments » de sa vie, comme une lubie extravagante.

La thèse que je voudrais soutenir devant vous est, au contraire, que, non seulement sa position béhavioriste n'était pas une sorte d'excroissance plus ou moins maligne chez un intellectuel et militant de gauche, une sorte d'aberration en contradiction avec le reste de son œuvre et de son être, une sorte de lubie (je ne vois pas d'autre terme) ridicule, un épiphénomène en somme, mais qu'elle constituait l'axe « vertébrant » (si l'on me pardonne ce néologisme) de sa pensée, de sorte que, lorsque l'on relisait, avec cette optique en filigrane, l'ensemble de ses écrits, l'apparente diversité, les « multiples faces », le compartimentage de façade volait en éclats pour laisser apparaître une cohérente et logique position, aussi bien intellectuelle que militante, qui donnait une unité conceptuelle et épistémologique à une œuvre et une vie souvent considérée comme simple juxtaposition de compartiments.

Vous m'excuserez du manque de modestie d'un tel projet. En effet, prétendre que « le Naville béhavioriste » n'est pas qu'une de ses « multiples facettes » (la moins intéressante et plus contestable, bien entendu) mais ce qui faisait l'unité du personnage peut paraître une simple façon de tirer « la couverture à soi », de s'approprier un individu de la taille de Pierre Naville pour sa propre chapelle, un exercice auquel pourraient, pourquoi pas ? s'adonner les tenants de tous les autres « compartiments » de Pierre Naville. Je vais donc essayer de justifier mon affirmation, de défendre ma thèse, avec des arguments aussi bien d'ordre public (des extraits de son œuvre) que privé (des souvenirs de nos multiples conversations, dont certaines traces sont toutefois publiques puisque notre correspondance figure dans les archives de la Fondation Naville) bien que le peu de temps dont je dispose joue contre moi et que mes arguments risquent de vous paraître trop brefs, trop ponctuels, trop partiels pour vous en convaincre.

Naville, le théoricien critique du marxisme¹, se sent très mal à l'aise avec la position officielle de Marx et Engels à propos de la psychologie. Il ne faut pas oublier que Naville, ayant obtenu en 1942 ce que nous appellerions aujourd'hui la licence de psychologie, est bien placé pour faire le lien entre les deux domaines. Mais les positions matérialistes monistes qui sont farouchement les siennes s'accommodent mal de la psychologie de son époque tout comme des limites, imposées par l'état des connaissances au moment où ils ont écrit leur oeuvre, de la pensée de Marx et Engels.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer sa « rencontre » (pour reprendre le terme général sous lequel se situe cette communication) avec Watson. Découvert un peu par hasard (il a toujours été un lecteur curieux, franc-tireur et s'intéressant spécialement à ce qui se trouve « hors piste ») il y trouve le « chaînon manquant », l'aboutissement de la position matérialiste moniste au domaine de la psychologie considérée non plus comme « science de la psyché » (ce qui implique, quoi qu'on en dise, qu'on le veuille ou non et même si l'on s'en défend vigoureusement par toute sorte de raisonnements spécieux, l'acceptation pure et simple du dualisme) mais comme science du comportement (*behavior*).

Convaincu de l'importance à la fois théorique et pratique de la position béhavioriste et stupéfait du manque de traduction de l'œuvre de Watson (et j'ouvre une parenthèse pour rappeler qu'au jour d'aujourd'hui il n'est toujours pas disponible en français !!!) il décide de le traduire lui-même. Mais lorsque le travail était prêt à être édité, la censure de l'occupant nazi, qui interdit la publication de toute œuvre anglo-saxonne ultérieure à l'Entente Cordiale, en empêche la parution. Bien entendu, il en fallait plus pour décourager Naville, qui s'empressa d'en faire un exposé systématique qu'il publia sous son nom (Naville, 1942). Et il n'est pas du tout exagéré d'affirmer que l'essentiel de ce que nos actuels étudiants, voire enseignants de psychologie connaissent de Watson et le béhaviorisme est tiré de cet ouvrage, régulièrement réédité.

Il comble alors la « lacune » existante dans la position marxiste officielle sur la psychologie en affirmant que le béhaviorisme, de par son positionnement matérialiste, moniste et déterministe, est la seule psychologie compatible avec le matérialisme dialectique, prenant ainsi à contre courant (tout comme Georges Politzer (1939), un autre marxiste peu suspect d'être un « valet de l'Amérique », comme on disait à l'époque de ceux² qui osaient braver le Dogme du freudo-marxisme), à contre courant disais-je, « l'*Intelligentsia* progressiste» qui ne jurait que par William Reich et ses acolytes.

« Mais il y a une autre manière de poser la question vis-à-vis de Marx. C'est de se demander si l'on ne trouve pas dans ses travaux quelques éléments généraux et particuliers d'une science du comportement, qui doit être développée de nos jours avec un matériel de connaissances et d'expériences dont on ne pouvait même pas rêver au milieu de XIX^e siècle. Effectivement, ces éléments existent. De sorte que c'est justement la science du comportement, la psychologie moderne, qui est l'héritière légitime de la méthodologie de Marx, et non cette

¹ de « l'hégélo-marxisme », comme il se plaisait toujours de l'appeler pour bien marquer la malheureuse filiation, à ses yeux, de la pensée marxiste.

² très peu nombreux, il faut le reconnaître. Citons, à titre historique, le manifeste d'un groupe de psychiatres de gauche (dont certains semblent avoir renié par la suite cet écrit) intitulé : « La psychanalyse, idéologie réactionnaire. » (Bonafé *et al.*, 1949)

prétendue “philosophie marxiste” imposée comme métaphysique d’État, comme théocratie. Ce sont les principes, fondamentaux et les prémisses d’une science du comportement que l’on trouve chez Marx, et non ceux d’une métaphysique. Les “thèses sur Feuerbach”, certains chapitres de l’Idéologie allemande, affirment des positions que l’on ne peut à aucun titre considérer comme “philosophiques”. Au contraire, ils constituent un renversement radical des prétentions de toute philosophie.

C’est de ce point de vue que l’on peut répondre à cette dernière question : quelle est la contribution de Marx et Engels à la psychologie? Ni l’un ni l’autre ne s’est préoccupé directement de psychologie proprement dite. Leur attitude est voisine sur ce point de celle de Comte pour qui, entre la physiologie et la sociologie, il n’y avait pas place pour une “psychologie”. Cependant, ils ont dégagé plusieurs points de méthode, qui fondent leur propre matérialisme, et que l’on peut considérer à bon droit comme des principes fondamentaux de la science du comportement d’aujourd’hui. Ces principes sont les suivants: 1. principe du comportement : l’homme est ce qu’il fait ; le concept de production est donc fondamental ; 2 ; principe de l’unité du comportement : l’homme n’est pas composé d’un esprit et d’un corps, mais d’un organisme unitaire, dont toutes les manifestations s’expliquent, à différents niveaux, par leur réalité et leurs effets matériels ; 3. principe de l’objectivité du comportement : l’individu ne peut exister et agir pour lui que s’il existe et agit en fonction des autres, des tiers, c’est-à-dire en société. Ces trois principes sont les axiomes d’une science du comportement, et non d’une philosophie ou d’une ontologie.

Marx et Engels, pour leur part, ont surtout développé l’analyse de la société, et en particulier de la société capitaliste, bourgeoise. Ils ont laissé à d’autres l’étude scientifique des processus individuels du comportement. Mais celle-ci s’est engagée, au cours du XIX^e siècle, dans la même voie où eux-mêmes engageaient la sociologie : celle de l’objectivité, de la génétique, et de l’expérimentation. L’œuvre de Darwin, les progrès de la neurologie et de la physiologie, avec Magendie et Claude Bernard, et plus tard avec Sherrington et Pavlov, et ceux de la psychologie expérimentale avec Galton, Binet, P.Janet, Watson, Kohler, Piaget et même Freud -pour ne citer que quelques noms marquants- engageaient la science du comportement dans une voix beaucoup plus cohérente avec les conceptions de Marx que ne pouvaient le faire toutes les philosophies comme celles de Croce, de Husserl ou de Heidegger. Il ne faut donc pas chercher chez Marx et Engels un “système” de psychologie achevé, pas plus qu’une philosophie. Il suffit d’y trouver une orientation, des critères, et des problèmes, qui sont justement ceux dont se recommande la psychologie moderne, la science du comportement. Cette science est aujourd’hui devenue universelle. Dans tous les pays du monde existent maintenant des laboratoires et des centres de recherche de psychologie. Celle-ci s’est énormément diversifiée ; sa moisson est déjà riche. » (Naville, 1957).

Je ne multiplierai pas les citations, bien que Naville fasse remonter les racines, bien au-delà de Marx et Engels, jusqu’aux philosophes des Lumières, d’Holbach en tête (Naville, 1943) et qu’il ait même consacré un ouvrage aux rapports entre psychologie et marxisme (Naville, 1946). Que pourrais-je ajouter à une affirmation aussi nette et précise que : « c’est justement la science du comportement, la psychologie moderne, qui est l’héritière légitime de la méthodologie de Marx » ?

Reste l’autre volet : mon témoignage de nos conversations privées, dans l’appartement de la rue Jules Chaplain, avec la présence discrète de Violette, sous l’ombre tutélaire et omniprésente de Denise, de longues après-midis durant, où, complètement ébloui, je voyais défiler devant moi tout un siècle d’histoire, de combats, de polémiques plus ou moins orageuses (avec Sartre, avec Merleau-Ponty, avec tant d’autres...). Ma relation avec Naville dépassait largement celle de l’élève (que je ne fus jamais, à mon grand regret !) au maître, car d’autres affinités que celles du béhaviorisme nous rapprochaient : il avait, par exemple, très bien connu Andreu Nin, le leader catalan du POUM (Parti Ouvrier d’Unification Marxiste) d’obéissance philo-trotskiste, assassiné par les communistes pendant la Guerre d’Espagne, qu’il avait hébergé et dont il avait même traduit certains ouvrages.

Mais, bien entendu, le béhaviorisme était ce qui nous rapprochait le plus, tant il désespérait de trouver une oreille non seulement complaisante mais aussi complice, tant il s’était résigné à l’incompréhension, voire la raillerie de ses interlocuteurs, y compris les plus proches, lorsqu’il abordait le sujet, central pour lui, anecdotique pour les autres, de la science du comportement. Le

« dédain bienveillant » qui émane du texte de Morin cité au début en est un exemple parmi mille. Et Naville en souffrait, souffrait de cette incompréhension, surtout venant de personnes avec qui il avait des rapports assez privilégiés. Et il se heurtait à cette impossibilité de communication d'une de ses convictions les plus profondes, aussi bien dans le monde de la sociologie que de la politique ou de la philosophie, de ce que l'on pourrait appeler l'*intelligentsia*, surtout lorsqu'elle était de gauche !

Je crois pouvoir affirmer qu'à l'époque dont je vous parle (la fin des années soixante-dix) la France n'avait produit qu'un seul vrai behavioriste, et c'était lui. Imaginez donc sa joie d'en rencontrer un autre avec qui pouvoir parler sans avoir à essayer un sourire suffisant et entendu, un brin d'exaspération laborieusement retenue en raison de sa notoriété, un haussement d'épaules et des yeux au ciel à peine contenus, bref : de pouvoir enfin exprimer ses convictions profondes et de faire apparaître l'élément fédérateur de sa position, le fil conducteur de sa pensée, en ayant la certitude d'être compris. La complicité, la connivence, la communion (n'ayons pas peur des mots) qui s'installa entre nous est l'une des plus belles et satisfaisantes choses qui me soient arrivées et qui me remplissent d'une humble fierté³. Et je peux témoigner que Naville souffrait profondément de ne pas se voir reconnu comme étant, **essentiellement**, un penseur behavioriste, quel que soit le domaine sur lequel il faisait porter sa pensée (sociologie, politique, philosophie, psychologie ou autre) et de se voir constamment « compartimenté », constamment « dépossédé » de son behaviorisme critiqué, toléré ou moqué, mais toujours incompris.

Mais je sais que la valeur d'un témoignage est très relative, qu'il demande à être recoupé, que l'on s'en méfie, que vous n'êtes pas obligés de me croire sur parole, qu'après tout, je ne suis qu'un obscur universitaire de province. Quel crédit accorder à mes propos à côté de ceux d'autres personnes qui chercheront peut-être aussi à s'approprier « leur » Naville et qui sont, elles, connues et même médiatiques ? Outre notre correspondance, que j'ai déjà évoquée et qui est actuellement rendue publique, je ne peux apporter qu'un seul élément pour corroborer mes dires. Le voilà.

Il y a quelques années, à l'occasion de l'inauguration du Fonds Naville dans le Musée Social de la rue Las Cases, fut organisée une petite cérémonie d'hommage où prirent la parole, d'une façon assez informelle et sympathique, une série de personnes et de personnalités liées aux différentes « facettes » (toujours ces « facettes !!! ») de Naville. Étant déjà à l'époque l'illustre inconnu que je suis devenu depuis, j'étais fort impressionné de me retrouver parmi tant de personnalités à forte notoriété (j'étais assis à côté d'Alain Touraine, pas loin de Gilles Martinet, un peu en retrait d'Edgar Morin). Lorsque le tour des « grands » s'acheva, un certain nombre d'anonymes nous autorisâmes à apporter notre grain de sel, notre témoignage personnel, dans un climat à forte charge émotionnelle dont je garde un chaleureux souvenir. Et il me sembla que Naville aurait certainement aimé que quelqu'un évoquât son positionnement behavioriste. C'est ce que je fis, en résumant en quelques mots le même argumentaire que je viens de vous exposer. L'acte une fois terminé, et dans le brouhaha qui s'en suivit, je fus accosté par un monsieur qui se présenta comme étant un neveu de Pierre Naville et qui me déclara tenir à me remercier vivement pour mes paroles car il avait souvent entendu son oncle se plaindre et souffrir de cette absence de reconnaissance concernant son engagement behavioriste ; il finit son propos m'assurant qu'en effet, Naville aurait beaucoup aimé entendre ce que j'avais dit.

Voilà. Je ne sais pas si cette personne (je n'ai malheureusement pas retenu son nom) est encore en vie ni si elle est ici présente. Mais c'est tout ce que j'ai pour ma défense.

J'avais commencé mon intervention par une citation d'Edgar Morin. Je voudrais la finir par un autre extrait du même texte, extrait celui-ci auquel, contrairement au premier, je souscris entièrement :

³ Je réussis à faire traduire et publier au Mexique son ouvrage sur psychologie, marxisme et matérialisme, ce qui le remplit de joie. Je réussis à le faire inviter à l'occasion de la sortie du livre à séjourner au pays et visiter ce qui fut la résidence de Trotski, projet qui l'enthousiasmait au plus haut point. Malheureusement, tout cela arriva trop tard et son état de santé ne lui permit ce dernier plaisir.

« (...) Ce personnage légendaire est aujourd'hui presque inconnu. Il dédaigne et fuit les médias, il vit avec une immense sérénité sans aucune vanité mais, bien sûr, un très grand orgueil. »

C'est ainsi, en effet, que je l'ai connu.
C'est bien là le souvenir que j'en garde.
Tel était l'homme qui m'honora de son amitié.
Tel était le maître dont j'aurais tant aimé être l'élève.

Références bibliographiques

Bonnafé ; Follin ; Kestemberg, J. ; Kestemberg, E. ; Levobici, S. ; Le Guillard, L. ; Monnerot et Shentoub, S. (1949). La psychanalyse, idéologie réactionnaire. *La nouvelle Critique*, juin, 57-72.

Morin, E. (1977). Pour saluer Naville. *Le Nouvel Observateur*, 657, 74-75.

Naville, P. (1942). *La psychologie du comportement*. Gallimard, Paris.

Naville, P. (1943). *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVII^e siècle*. Gallimard, Paris.

Naville, P. (1946). *Psychologie, Marxisme et Matérialisme*. Marcel Rivière, Paris.

Naville, P. (1957). Extraits de la Préface à l'édition italienne de *Psychologie, Marxisme et Matérialisme*, publiés dans : Naville, P. (1942). *La psychologie du comportement*. Gallimard, Paris.

Politzer, G. (1939) La fin de la Psychanalyse. *La Pensée*, 3. Repris dans : Politzer, G. (1969). *Écrits 2. Les fondements de la psychologie*. Textes réunis par J. Debouzy, Editions Sociales, Paris.